

## **Interview François Marty – entrepreneur solidaire pour l'écologie**

François Marty est un bâtisseur, dont le moteur de vie est la création de projets très concrets qui trouvent leur force dans l'idée indispensable que solidarité et écologie sont absolument indissociables. Auteur de plusieurs rapports sur l'entreprise sociale et solidaire, François Marty est PDG de SPL (Scierie et Palettes du Littoral), une Scop installée dans le Pas-de-Calais au statut d'entreprise d'insertion qui développe entre autres les métiers de la scierie, la fabrication des palettes hors standard, et la construction de logements sociaux écologiques. Il est aussi Président de l'association Chênelet qui propose des ateliers d'insertion tels que des Jardins de Cocagne, la fabrication d'éco-matériaux et de mobilier écologique pour le jardin. "Edifier l'Homme dans l'acte de faire et de construire", "donner un sens à l'acte d'habiter avec les autres sur la même terre", "ouvrir, accueillir et transférer", sont les fondamentaux du Chênelet. Rarement projets ont autant incarné le développement durable, dans son sens d'un plus grand progrès de vie pour l'Homme dans le respect de la nature (en savoir plus : [www.chenelet.org](http://www.chenelet.org)).

### **1. Pouvez-vous raconter les étapes qui vous ont amenées à agir pour le social et l'environnement ?**

J'ai été élevé en région parisienne par des parents écolo, pour qui plus c'était pur et mieux c'était, bref, par des gens pas très pleins de vie : ils entraient dans un magasin bio comme on entre dans une église ! J'ai fui tout ça en me faisant "adopter" à 17 ans par des moines cisterciens dans les alpes avec lesquels j'ai appris le développement durable sans le savoir : tout d'abord, nous plantions des arbres pour pouvoir refaire les fenêtres du monastère... dans 80 ans. Ensuite quand un groupe fromager est venu pour proposer aux moines de leur racheter leur fromagerie ils ont refusé en disant qu'ils aimaient bien leur travail : « on ne va pas prier toute la journée tout de même » Et enfin, j'ai compris la gouvernance quand le jour de ses 60 ans, le responsable du monastère a demandé à redevenir moine. Les moines ont pris le temps de former un jeune pour qu'il soit un bon responsable un serviteur, pas un chef.

Vers 21 ans, j'ai rejoint les communautés à la fois baba-cool et chrétiennes du sud de la France, mais j'aimais bosser, ce qui n'était pas la mode. Je me suis alors occupé de sortants de prison. Avec un prêtre et ma femme, nous voulions construire un lieu d'insertion, mais sans devenir un Emmaüs. On a donc créé une entreprise. Pour ces gars on a cherché un vrai métier, valorisant et volumineux (pour que les résultats se voient) et aussi qui les fatigue bien (c'est plus reposant pour nous) ! Les métiers qu'on propose c'est la vie, c'est concret, surtout dans un pays aussi traumatisé que le Nord-Pas-de-Calais. A la scierie, on fait du hors standard, non automatisable, pour que ça change, que le travail ne se déshumanise pas et que les travailleurs ne s'ennuient pas au travail.

Pour la facette écologique des projets, j'ai adhéré au parti des Verts en 1995 parce que je trouvais Guy Hascoët intéressant. C'est avec lui que j'ai partagé mon projet de jumeler le fait d'entreprendre pour des raisons sociales et écologiques. Parce que ce sont les individus les plus fragiles qui ont le plus besoin d'un habitat confortable, sain et économique à vivre, et que la construction écologique permet tout cela. Plus tard, nous avons démarré les ateliers de culture biologique, avec les Jardins de Cocagne, parce que manger bien et sain est un besoin essentiel pour tout le monde.

Fondamentalement, je suis et reste un ouvrier, un chauffeur routier, même si par la suite, j'ai fait des études qui m'ont d'ailleurs valu de la part de mes proches la prédiction que j'allais y perdre mon âme ! Dans les milieux militants, on a peur de l'efficacité professionnelle, parce qu'on a peur que cela soit au détriment de l'efficacité militante. Je ne suis pas un gourou, au sens de donneur de leçon (en Inde, "gourou" signifie "enseignant" – NDR), je suis un fondateur, j'ouvre des horizons, mais je ne passe pas à côté de ma vie, ni de celle de mes enfants. Là où j'agis, je suis confronté à l'insécurité, à l'injustice. C'est pourquoi, il ne faut pas être seul pour agir, il faut être aimé, avoir des amis. Les militants s'épuisent trop souvent dans leur militance. Avec tous ceux avec qui j'agis, nous avons beaucoup travaillé l'amitié entre nous. Il n'y a pas meilleur soutien.

## **2. Que signifie pour vous "agir" ?**

Agir, c'est un risque et une aventure. Finalement, agir c'est le vrai projet de nos vies d'humains. Avec mes compagnons de route, nous sommes de grands conquérants de l'inutile, mais avec panache, ; Conquérants de l'inutile, c'est-à-dire bien souvent comme des « mecs » la part des femmes dans notre aventure est plus qu'indispensable, c'est « l'autre partie » sans laquelle un projet n'est qu'une action .On y va entièrement, nous ne sommes pas des mous dans l'action, c'est-à-dire que l'on rêve grand, complet, pas étriqué et dans une culture globale avec toutes les contradictions de la société .

Un des fondements du Chênelet est d' "Edifier l'homme dans l'acte de faire et de construire". C'est vital pour tout le monde de retrouver l'élan de faire. Faire, en grec, se dit *poieie*, ce qui signifie aussi faire de la poésie. Faire sans poésie n'est pas faire, c'est fonctionner. Je n'ai pas beaucoup de talent artistique, mais je suis quelqu'un qui se laisse toucher par beaucoup de choses, par les gens, la nature, la nature humaine. On oublie si souvent que c'est une telle beauté d'apprendre à vivre avec soi-même.

## **3. Comment vivez-vous l'action ? Quels sont vos moteurs personnels à l'action ?**

J'en vois plusieurs :

- Une enfance très blessée : j'en ai tiré l'importance d'avoir une vraie vie
- Toute la vie m'est un bonheur : ça vaut le coup de vivre tout ça
- De vraies amitiés : elles découlent de tout ça
- Ma Foi chrétienne : soyons clair : vive la laïcité, il n'y aurait, il n'y aura rien de pire que des Etats religieux : cependant ce sens, cette Espérance, ce Patrimoine, ce Cheminement des Humains, j'en hérite, j'en suis, je transmets, je donne, je me donne .
- Ce que je peux vivre aujourd'hui c'est grâce à tous ceux qui ont "labouré" la terre avant moi. On ne sort pas de nulle part.
- Et, absolument fondamental, on n'est pas sérieux, on est des galopins. Même en prenant de l'âge (j'ai 53 ans). J'ai dit à ma femme que j'étais jeune de caractère elle m'a répondu : « non immature, tu comprendras un jour ! »

**4. Vos actions touchent l'humain dans sa globalité, à travers la construction d'emplois, la création de logements écologique, le maraichage biologique, le bien être de chacun, la santé, la remise en état des repères (rythmes de travail, lien social), le lien à soi (la confiance en soi)... Pourquoi cette approche holistique, globale de l'action ?**

Parce qu'on voulait tout : l'action pour le social, pour l'environnement, et l'efficacité économique ! L'écologie, ce sont les plus pauvres qui en ont le plus besoin : ce sont eux qui subissent les pollutions en tout genre (nourriture, TV, transport, modes de vie...) ; les populations les plus vulnérables socialement sont également les plus concernées par les atteintes à l'environnement (augmentation du coût de l'énergie...) ; la protection de l'environnement a un coût (isolation des habitats...), et ne pas prendre en compte la dimension sociale accroît les inégalités.

Concrètement, on a réalisé que celui à qui on donnait du travail était rarement logé dans des conditions décentes. Pour avoir le goût d'aller bosser, de s'en sortir, il faut des conditions de vie possibles. Alors, on a commencé à construire des logements sociaux. Pourquoi écologique ? Sur place, il y avait de l'argile, de la paille, du bois, mais pas d'argent. On a accumulé du savoir faire dans les matériaux et les aides financières sont venues ensuite. Comme personne n'y croyait, on a eu les accords administratifs et les assurances nécessaires facilement !!

En France, on construit pour pas cher, mais en conséquence, les coûts de fonctionnement sont exorbitants, surtout pour les ménages pauvres. La maison écologique permet de faire baisser ces coûts. Nos logements sont sains, coûtent peu cher à chauffer et à faire fonctionner, et sont parfaitement insonorisés (le bruit est un cauchemar dans les logements sociaux classiques).

Les maisons, construites en bois et brique d'argile, totalement isolées grâce à la cellulose d'anciens annuaires téléphoniques, permettent à leurs habitants de se chauffer pour 80 € par an. Les techniques simples, la qualification progressive des bâtisseurs et les matériaux locaux sont valorisés. Ainsi, les briques sont produites avec l'argile d'une carrière qui la stocke comme déchet. Une partie du bois vient de forêts voisines depuis longtemps mal utilisées. Le bois est ensuite débardé grâce à l'utilisation de chevaux. Le débardage à cheval crée du lien entre les générations, fait venir les anciens qui retrouvent les gestes d'antan. Il y a une douceur à faire cela : l'écologie peut apporter cette douceur à l'entreprise.

Mais pour nous, l'insertion passe aussi par une alimentation de qualité, parce que les populations pauvres sont les plus sujettes à la dénutrition et à la mal nutrition, et donc à la maladie. Les maisons du hameau sont donc entourées de potagers biologiques que les résidents cultivent pour alimenter les paniers du Réseau de Cocagne.

La culture de l'écologie, pourtant porteuse de rêve, s'est perdue. Les méthodes écologiques que l'on redécouvre dans le bâtiment aujourd'hui (comme le torchis par exemple) étaient pourtant bien connues des anciens mais se sont perdues avec l'industrialisation. Cela a entraîné une déshumanisation du travail, et c'est cela qui "désécologise". L'écologie réhumanise.

## 5. Quels sont les principes mis en œuvre pour permettre ces réalisations communes ?

Le social c'est s'occuper des gens en difficultés. Moi, je fais du solidaire : cela veut dire entreprendre avec ces gens. Ensuite, avec une entreprise solidaire, il faut avoir une vision à long terme et locale. On ne peut pas être dans l'immédiateté de la rentabilité, ni délocaliser la production, parce que notre objectif c'est que des gens s'en sortent, avec leur famille, ce qui bénéficie aussi à un lieu, à une région et à l'écologie. L'économie de demain sera faite de relocalisation : on ne peut plus aller ailleurs chercher ce qu'on trouve sur place. Enfin, mes actions sont à taille humaine, et le restent. Nos projets sont humains, ils poussent à l'autonomie, ils créent du rêve, ce sont des projets avec une âme. La déshumanisation vient de la perte de la taille humaine.

Toutes nos actions sont mises en place par tâtonnements : Michel Audiard a écrit, *"entre un philosophe qui réfléchit et un con qui marche, c'est le con qui va plus loin"*. D'où l'importance de ne pas être un spécialiste. Nous avons réussi parce que nous n'étions pas une élite : tous les grands projets super alternatifs et très intelligents montés par des intellos dans les années 60 se sont écroulés et ont été abandonnés. Pas les nôtres. Parce qu'on n'a jamais cherché à être exemplaires. Nous ne proposons pas un modèle de développement, ni de société. Nous avançons avec ce qui existe autour. Nos projets sont au plus proche de la réalité des gens, de leurs besoins fondamentaux. Et curieusement, c'est bon pour la nature aussi.

Ce qui nous a beaucoup aidés : on faisait, sans tourner autour, sans trop causer, sans philosopher, sauf de ce qu'on avait à faire concrètement pour aboutir. Les militants aiment dire qu'ils sont en lutte, en guerre ("militant" à la même racine latine que "militaire" – NDR). Nous, on ne lutte pas, on ne se bat pas, on agit. Un jour, une bonne sœur du Rwanda est venue nous voir, parce qu'elle avait besoin de nos briques. Elles étaient deux survivantes dans son monastère rwandais. Ça calme. On ne peut pas dire qu'ici, en France, « on ait besoin de lutter » comparé à ce qu'ils ont vécu là-bas.

Aujourd'hui, nous ne savons plus savourer les choses, nous ne sommes plus à l'écoute, parce que nous sommes enfermés dans des fonctionnements et des vies étroites socialement et culturellement, avec des standards d'action et de réussite. Les gens agissent avec un objectif en tête, avec une idée claire sur comment cela doit se passer et se réaliser, et ils ne lâchent plus ça. Cette tension vers le but fait qu'on ne regarde plus le chemin que l'on prend pour y parvenir. Nous, nous ne parlons pas de réussite, nous ne nous comparons pas, mais nous goutons ce cheminement de la réalisation du projet, en laissant toute sa place à l'inconnu, parce que tout est fragile et inconstant, comme la vie. Nous avons le sens du chemin, pas le sens du but.

On n'est pas des héros. Mon métier, c'est d'aller là où je n'ai pas encore été. Et de rêver.

## **6. Vous faites intervenir les femmes à un moment spécifique de la conception des logements, pour déterminer les aspects pratiques de l'habitat avant sa construction. Pourquoi ce choix ?**

Nous, les mecs, rêvons les projets. Les femmes, elles, travaillent pour ancrer l'action dans le concret, dans la matière. Elles sont les gardiennes de la direction que va prendre le voyage. Au départ, c'est vrai, on l'a pris très mal, puis il y a eu l'apprentissage de la relation. Les femmes ont pris leurs places, et ont permis la mise en place non pas de projets de conquérants, mais de vraies réponses à la pauvreté.

Faire une maison sans demander aux femmes, ce n'est pas pareil, à la rigueur même c'est une parfaite aberration, parce qu'elles ont un tel sens des choses ! Elles pensent à l'organisation de l'entrée de la maison, parce qu'elles savent que toute femme qui rentre chez elle, arrive les bras chargés de paquets, de gamins, la clé de voiture entre les dents, et qu'il faut de la place pour ranger tout ça rapidement. Elles pensent à la porte fenêtre pour faire entrer le lit d'hôpital du grand-père, parce que dans ces familles là, on n'a pas les moyens de payer un séjour à l'hôpital.

Les femmes sont là pour nous remettre en terre. En grec, *genos* signifie à la fois "la femme", "la terre" et "l'articulation" (genou vient de *genos*). En plus tout ce qui porte du fruit s'y décline au féminin.

## **7. Est-il nécessaire d'aimer la nature pour agir ?**

Comment peut-on penser vivre hors de la nature ? François Terrasson (auteur de "La peur de la nature" – Edition Sang de la Terre – réédition 2007) me disait : "Toi, tu fais de l'économique pas à côté de la vie. Nous, les experts, trop souvent on est devenu incompréhensibles des gens pour cacher qu'on n'avait pas tant de certitudes : « la science dit que... ». On nous sollicite, mais on ne nous écoute pas. Ce que tu fais, c'est différent, parce que cela ne dissonne pas avec la vie". Si j'avais eu des profs comme ça, qu'est ce que j'aurais aimé l'école. J'ai beaucoup aimé cet homme là quand il me voyait avec ma femme il disait en se marrant : « voir Marty c'est une chose, mais dans son milieu naturel ça !!! ». Il sentait qu'on n'avait rien organisé, mais qu'il y avait de la vie dans les projets. Oui, c'est ça, c'est tellement vivant ce qu'on fait. Et la nature, c'est la vie. Ne pas aimer la nature, c'est ne pas aimer la vie.

Un jour, à l'occasion d'une conférence, à un homme qui disait qu'il "donnerait sa vie pour ses idées", une femme géniale a répondu "pour donner sa vie, il faut déjà être vivant". C'est superbe comme réponse. On veut tellement être parfaits, qu'il n'y a plus de place pour être vivants.